

L'AUTRE JOUISSANCE

par Sandra Meshreky

Université Paris 8, département de psychanalyse, 2011

Introduction

En substituant au terme freudien de libido celui de jouissance, non seulement Lacan restitue à la jouissance féminine toute sa spécificité, mais il propose une définition originale de la sexuation.

Quelle est cette jouissance féminine qui redistribue la différence des sexes bien au-delà de l'anatomie? C'est ce à quoi nous nous proposons de répondre en étudiant cette jouissance dans ce qu'elle a d'insituable, toujours à la fois au-delà du principe de plaisir et dans la sublimation.

L'enjeu ne saurait être ici celui d'une simple redéfinition de la sexuation. **Il en va rien moins que de la remise en cause de la science. Quand le tout-savoir se voit marqué du trou indéfectible de la jouissance.**

LA JOUISSANCE INSITUABLE



La jouissance hors-sexe

La jouissance hors-organe

La question lacanienne de la jouissance féminine fait particulièrement l'objet du séminaire *Encore*, en 1972-1973. Mais Lacan n'attend pas ces années tardives dans son enseignement pour rejeter les théories, d'inspiration freudienne, qui visent à localiser cette jouissance sur le corps de la femme. Il dépasse vite en effet « *l'opposition assez triviale entre la jouissance clitoridienne et la satisfaction vaginale*¹ ».

Quant à sa seule géographie physique, il soutient d'emblée le paradoxe d'une jouissance à la fois partout et nulle part. Partout parce que « *L'expérience analytique nous incline (...) à supposer que, chez la femme, non seulement le vagin, mais aussi d'autres parties du corps, peuvent se génitaliser*² ». Et nulle part

parce que « *le lieu de cette jouissance [est] lié au caractère énigmatique, insituable, de son orgasme³* ».

La jouissance hors-anatomie

La jouissance féminine se définit tout autant dans un en-dehors anatomique. Lacan va défendre l'idée que **chaque sujet humain, homme ou femme, peut adopter une position masculine ou féminine indépendamment de son sexe anatomique**. Ainsi, « *quand on est mâle, (...), on peut aussi se mettre du côté du pas-tout. Il y a des hommes qui sont aussi bien que les femmes. Ça arrive⁴* ». À une opposition freudienne de nature, il substitue une opposition de structure, dont il importe de mesurer toute l'importance.

Soulignons déjà l'audace d'une différenciation qui, en s'appuyant sur un positionnement purement subjectif, ébranle irréversiblement la certitude anatomique. « *Freud nous dit – L'anatomie, c'est le destin. Vous le savez, j'ai pu m'élever à certains moments contre cette formule pour ce qu'elle peut avoir d'incomplet. Elle devient vraie si nous donnons au terme d'anatomie son sens strict et, si je puis dire, étymologique, qui met en valeur ana-tomie, la fonction de la coupure⁵* ». La coupure qu'il s'agit d'opérer n'est pas celle, toute anatomique, entre l'homme et la femme. S'il est deux formes de jouissances, c'est bien par la coupure plus profonde de tout sujet parlant, divisé au cœur-même de sa propre jouissance.

La jouissance hors-signifiant

L'opposition anatomique laisse place à l'opposition langagière. Même et surtout pour la sexuation, la jouissance donne la primauté au langage. Subordonnée au langage, elle répartit la différence des sexes comme effets de signifiants. Homme ou femme, l'humain parle. Plus qu'un outil pour dire, le langage constitue son essence même de dire. L'homme est un « parlêtre ». Et c'est sa manière de prendre position dans le langage qui le détermine comme masculin ou féminin ; la façon dont il s'organise autour des signifiants.

La jouissance non-phallique

Le signifiant phallique joue ici un rôle déterminant : « *Lorsqu'un être parlant quelconque se range sous la bannière des femmes c'est à partir de ceci qu'il se fonde de n'être pas-tout, à se placer dans la fonction phallique⁶* ». Freud remarquait déjà que pour les deux sexes « *Il n'existe (...) pas un primat génital, mais un primat du phallus⁷* ». Mais le phallus n'est pas le pénis. S'il vaut autant pour l'homme que pour la femme, c'est en tant qu'il désigne un signifiant, un signifiant pur, entièrement coupé de sa signification.

C'est même, précise Lacan, le signifiant privilégié du désir. Or, on désire ce qu'on n'a pas ou ce qu'on n'est pas. Et le désir est manque. Le phallus est donc essentiellement le signifiant du manque, de la castration. Il circule entre les deux sexes comme le signifiant pour l'homme de ce qu'il fait semblant d'avoir en place du pénis, et le signifiant pour la femme de « *Cet obscur objet du désir⁸* » qu'elle joue à être.

Lacan reste donc freudien. Quel que soit le côté où l'on se place, tout ce qui a un rapport direct avec la sexualité se réfère à la fonction du phallus. « *La jouissance, en tant que sexuelle, est phallique*⁹ ».

Mais il existe une autre jouissance, pas-toute phallique. Car à la vérité, la femme n'a pas de signifiant propre. Elle ne fait jamais qu'emprunter à l'homme son signifiant phallique trouvé sur son corps à lui. Il n'y a pas d'équilibre entre le signifiant de l'homme et celui de la femme. Voilà pourquoi Lacan a souvent pu dire que *La femme n'existe pas*. « *La femme. (...) Ce la est un signifiant dont le propre est qu'il est le seul qui ne peut rien signifier*¹⁰ ».

Sans signifiant pour la dire, la femme peut alors se situer hors-mots, du côté de ce qui ne se dit pas, de ce qui ne peut pas se dire, du côté de ce qui s'éprouve. « *La femme n'est pas-toute, il y a toujours quelque chose qui chez elle échappe au discours*¹¹ ». Son manque de signifiant est alors un manque à gagner. Car « *Elle, elle sait très bien (...) qu'il ne lui manque rien*¹² ».

La jouissance inter-dite

Dès la première séance d'*Encore*, Lacan rappelle le lien de la jouissance phallique avec le droit. Le droit limite la jouissance pour mieux la garantir. **L'homme jouit jusqu'à un certain point. Le point où il peut encore désirer.**

Du côté masculin, tout *parlêtre* est soumis à la loi universelle de la castration. Et cette loi se fonde sur l'exception de la castration du père. Le père jouit seul de la mère, qu'il soit le père réel de l'enfant ou le père de la horde primitive qui jouit de toutes les femmes¹³. Ce père est l'exception qui confirme la règle. Et d'exception, par définition, il n'y en a qu'une.

Du côté féminin, il ne saurait en effet y avoir de mère fondatrice d'un ensemble de femmes. La femme n'existe pas dans l'universel phallique. Elle existe une par une, soumise ou non à la loi phallique.

La femme pas-toute substitue sa contingence à la nécessité de la « *norme-mâle*¹⁴ ». Contre l'ensemble fermé du clan des hommes, elle offre un ensemble infiniment ouvert, qui peut ne rencontrer aucune limite de loi.

On voit toute l'importance que cette position accorde à la subversion dans la sexualité. Et à la fois **le drame et l'ironie du masculin, qui vit comme interdite une jouissance en réalité impossible.**

Quoi qu'il en soit, « *ce savoir (...) impossible est par là interdit. C'est ici que je joue de l'équivoque – ce savoir impossible est censuré, défendu, mais il ne l'est pas si vous écrivez convenablement l'inter-dit, il est dit entre les mots, entre les lignes*¹⁵ ».

La jouissance mi-dite

« *La vérité est la petite sœur de la jouissance*¹⁶ ». La jouissance partage avec la vérité sa définition négative, impossible à dire, sa définition de semblant. Comme

la vérité, la jouissance soulève l'enjeu philosophique du rapport au savoir, qui n'est jamais que désir de savoir. Un désir impossible, empêché, qui se cogne sur la barre du signifiant. « *La vérité, c'est de jouir à faire semblant, et de n'avouer en aucun cas que la réalité de chacune de ces deux moitiés ne prédomine qu'à s'affirmer d'être de l'autre, soit à mentir à jets alternés. Tel est le mi-dit de la vérité*¹⁷ ». Plus que des sœurs, la vérité et la jouissance sont des jumelles qui jouent sans miroir au leurre spéculaire. « *Il n'y a qu'une manière de pouvoir écrire la femme sans avoir à barrer le la – c'est au niveau où la femme, c'est la vérité. Et c'est pour ça qu'on ne peut qu'en mi-dire*¹⁸ ».

Comme la jouissance, le savoir est troué d'insatisfaction, de manque. Au leurre du savoir absolu, Lacan propose alors de substituer la supposition de la logique et de son écriture. C'est bien ce que consacrent ses recherches sur la jouissance. Il s'agit dès lors de faire seulement de « *Menues considérations sur la jouissance clitoridienne et sur la jouissance qu'on appelle comme on peut, l'autre justement, celle que je suis en train d'essayer de vous faire aborder par la voie logique, parce que jusqu'à nouvel ordre il n'y en a pas d'autre*¹⁹ ». Puisque cette jouissance ne dépend pas en effet d'un signifiant propre, on ne peut que la supposer et la déduire logiquement. A la seule fonction phallique correspondent deux modes logiques différents de s'y rapporter. Et deux façons logiques de les écrire. Ainsi du tableau de la sexuation²⁰.

La jouissance autre

La jouissance différente

Entre la jouissance phallique et la jouissance féminine, il y a une différence non de qualité mais de quantité. Si l'une ne peut aller sans l'autre, elles ne se complémentent pas pour autant, mais elles se supplémentent. « *D'être pas toute, [la femme] a, par rapport à ce que désigne de jouissance la fonction phallique, une jouissance supplémentaire. Vous remarquerez que j'ai dit supplémentaire. Si j'avais dit complémentaire, où en serions-nous ! On retomberait dans le tout*²¹ ».

Autre difficulté, le supplément dont il s'agit n'est pas pour autant mathématique. Car tandis que la jouissance phallique, comptable, se rapporte à l'Un, la jouissance féminine, illimitée, s'en remet à l'Autre. Il n'y a pas Un et Deux, mais bien précisément l'Un et l'Autre, L'*Hétéros*, le radicalement Autre. « *Il est clair que l'Autre ne s'additionne pas à l'Un. L'Autre seulement s'en différencie. S'il y a quelque chose par quoi il participe à l'Un, ce n'est pas de s'additionner*²² ». L'une et l'autre jouissances se différencient comme le fini et l'infini, sur fond d'asymétrie.

En définitive, la jouissance féminine n'a de raison d'être que parce qu'elle éclaire en retour les failles de la jouissance masculine. Elle ne se définit que de sa différence.

La jouissance du corps de l'Autre

L'homme jouit du corps de l'Autre comme d'un reste. « *La jouissance ne connaîtra pas l'Autre, A, sinon par ce reste a*²³ ». On ne peut jamais posséder

l'Autre dans sa totalité, on n'en attrape au mieux que des petits bouts. **La jouissance est toujours découpée par l'Autre du langage.**

Quant à la femme, elle « *n'entre en fonction dans le rapport sexuel qu'en tant que la mère*²⁴ ». Le phallus est d'abord celui de la mère. Si une femme peut représenter l'objet-phallus pour un homme, elle ne met pas, quant à elle, l'homme à cette place, mais son enfant. La femme se passe de l'objet. C'est aussi en ce sens qu'elle est hors langage. Elle jouit de l'Autre sans médiation. Elle jouit Autre, toujours directement et toujours autrement, indéfiniment. La femme est du côté du hors-corps, du toujours *Encore*, en corps. La femme jouit du corps de l'Autre en tant que cet Autre est toujours manquant.

La femme jouit du manque, « *un manque qui n'est pas un manque du sujet, mais un défaut fait à la jouissance qui se situe au niveau de l'Autre*²⁵ ». La femme n'en finit pas de jouir de l'absence.

La jouissance autre à elle-même

La femme est doublement double. Sa division de sujet se redouble de sa double jouissance. Elle jouit de se laisser éprouver comme Autre pour l'Autre. Elle éprouve « *cette jouissance qu'elle n'est pas-toute, c'est-à-dire qui la fait quelque part absente d'elle-même, absente en tant que sujet*²⁶ ». La femme se fait l'Autre d'elle-même. Et cette ambivalence constitue à la fois toute sa liberté et toute sa solitude. D'un côté, la femme Autre à elle-même jouit d'elle-même sans partage : « *la jouissance de la femme est en elle-même. Elle ne se conjoint pas à l'Autre*²⁷ ». Mais d'un autre côté, « *la jouissance qu'on a d'une femme la divise, lui faisant de sa solitude partenaire.*²⁸ »

AU-DELA DU PRINCIPE DE PLAISIR



« *L'hypothèse déconcertante des pulsions de mort*²⁹ » révèle la jouissance sur fond d'instinct de mort. De fait, « *Il y a une jouissance au-delà du principe du plaisir*³⁰ ». Les psychopathologies sont celles d'un dérèglement de la jouissance, notamment de son excès : « *pas trop de jouissance. En effet, parce que l'étoffe de toutes les jouissances confine à la souffrance*³¹ ». Un débordement de jouissance vient alors ou bien compenser le manque dans l'Autre, ou bien se défendre de son trop plein.

La jouissance psychotique

Le trou phallique

Dans la psychose, la métaphore paternelle échoue tandis que l'emporte le désir dévorateur de la mère. L'interdit de la loi du père est forclos. Le père comme symbole est exclu. Et au lieu du Nom-du-Père, il y a un trou. Le trou dans lequel s'engouffre le réel de la mère.

Hors signifiant phallique, le sujet psychotique ne peut plus en effet avoir recours à la médiation du langage. Il est directement soumis à la dépendance maternelle. Son discours se déstructure : le mot devient la chose, le signifiant et le signifié ne font qu'un et le langage se met à parler tout seul.

La jouissance dans le lieu de l'Autre

Lacan donne une définition de la paranoïa « *comme identifiant la jouissance dans [le] lieu de l'Autre*³² ». À l'occasion de la reprise du cas Schreber, il énonce en effet que le sujet paranoïaque en vient à s'aimer dans l'Autre. L'Autre n'existe que comme lieu pour jouir de lui-même. L'Autre est cet alter ego qui ne fait que porter son propre message.

C'est dire que pour le psychotique, l'Autre comme altérité n'existe pas. Le Nom-du-Père étant forclos, il n'y a pas d'Autre supposé savoir y faire avec sa jouissance. Ce savoir, il a à le produire lui-même. Un tel sujet se trouve alors directement confronté à l'objet de sa jouissance. Une jouissance infinie qui n'est pas sans rappeler l'autre jouissance féminine.

Pour cause, la seule façon que le président Schreber trouve pour faire exister l'Autre, c'est d'en jouir comme une femme : « *ce serait très beau d'être une femme subissant l'accouplement*³³ ». Exclu de la loi phallique, il se met tout entier dans la peau d'une femme. En ce sens, on peut dire que pour lui, La femme, non barrée, existe toute. Et Lacan de préciser : « *faute de pouvoir être le phallus qui manque à la mère, il lui reste la solution d'être la femme qui manque aux hommes*³⁴ ».

La jouissance du délire

Le sujet psychotique s'anéantit dans la jouissance féminine. Non limitée par le signifiant phallique, la jouissance envahit son corps. Il n'est plus séparé d'elle, il est cette jouissance elle-même. Pris d'hallucinations, **l'objet et le sujet jouis se confondent.**

Freud insiste néanmoins sur la volonté reconstructrice du délire : « *Ce que nous prenons pour une production morbide, la formation du délire, est en réalité une tentative de guérison*³⁵ ». C'est précisément par le délire que le sujet tente de faire exister l'Autre, en faisant revenir du dehors le masculin au-dedans forclos.

La jouissance hystérique

À l'instar des deux jouissances qui se définissent l'une par l'autre, la psychose permet de délimiter le champ de la névrose. Au trou-matisme psychotique du

Nom-du-Père répond le trop-matisme hystérique du complexe d'Œdipe. Et si le sujet psychotique se laisse happer par le féminin, l'hystérique, quant à elle, ne cesse de s'y cogner, « *en quête sans répit de ce que c'est d'être une femme*³⁶ ».

Le trop phallique

Le complexe d'Œdipe est le noyau de la névrose. Le névrosé reste attaché au signifiant phallique et refuse la castration, le manque. À l'Autre, paternel, il ne manque rien. Et là où toute autre femme fait seulement semblant de par-être le phallus pour autoriser la rencontre sexuelle, l'hystérique s'identifie au phallus-même... pour l'interdire!

Pour l'hystérique, le savoir sur la jouissance est donc non plus du côté de l'Un, comme chez le psychotique, mais du côté de l'Autre. Il en existe au-moins-un qui sait ce qu'il en est de sa jouissance, cet « *hommoinsun*³⁷ » primitif qui échappe à la castration : le père. L'homme, le vrai, fantasmé par l'hystérique, c'est celui qui, telle la figure christique, ré susciterait de toutes les castrations, qu'elle ne manque d'ailleurs pas de lui infliger : « *Disons qu'à l'hystérique, il faut le partenaire châtré. Qu'il soit châtré, il est clair que c'est au principe de la possibilité de la jouissance de l'hystérique*³⁸ ». Autant dire que cet homme n'existe pas et que, refusant la castration, l'hystérique s'interdit de jouir.

La jouissance du symptôme

Le névrosé jouit de son symptôme. Le symptôme, c'est le retour du refoulé, la défense contre la jouissance excessive de l'Autre. C'est la compulsion de répétition d'un traumatisme qui rend la régulation du principe de plaisir impossible.

Le symptôme, ajoute Freud, c'est la formation de compromis : entre le manque et le trop plein, le désir et son interdiction, la douleur et la jouissance. **Le symptôme est le résultat d'un conflit inconscient entre le moi qui souffre et l'inconscient qui jouit.** C'est une jouissance bloquée, indicible, qui se répète en attendant d'être dite, articulée, déchiffrée. « *Le symptôme, c'est l'effet du Symbolique dans le Réel*³⁹ ».

Jouir de ne pas jouir

Si l'hystérique a la jouissance en horreur, c'est parce que la jouissance signifie la perte du désir. Se soustraire à la satisfaction de la jouissance sexuelle est le sacrifice qu'elle est prête à faire pour atteindre la perfection du désir. « *Le désir ne s'y maintient que de l'insatisfaction qu'on y apporte en s'y dérobant comme objet*⁴⁰ ».

Car en réalité, la jouissance de tout parlêtre demeure impossible, trouée. En ce sens, l'au-delà du principe de plaisir, c'est aussi la petite mort de la jouissance. L'imperfection de la jouissance après l'effort douloureux de la castration. « *Ce n'est pas ça – voilà le cri par où se distingue la jouissance obtenue, de celle attendue*⁴¹ ».

L'au-delà du principe de plaisir, c'est quand le désir s'arrête. Notamment, et exclusivement pour l'hystérique, le désir de l'Autre. C'est toujours l'Autre qui jouit, et qui cesse alors de désirer. Pour l'hystérique, c'est toujours l'Autre qui la jouit. Tandis qu'elle voudrait seulement être désirée. « *Ce que le névrosé ne veut pas, et qu'il refuse avec acharnement jusqu'à la fin de l'analyse, c'est de sacrifier sa castration à la jouissance de l'Autre, en l'y laissant servir*⁴² ».

Mais de ne se laisser ainsi ni jouir ni jouie constitue bien là sa jouissance. Car en restant résolument du côté du désir, l'hystérique est certes celle qui dévoile le fossé entre le désir et la jouissance, mais seulement quant à la jouissance phallique. De l'autre côté de la jouissance, celui du féminin sans limite, aucune contradiction ne tient plus, pas même ni surtout celle du désir et de la jouissance. « *Le sujet ne satisfait pas simplement un désir, il jouit de désirer, et c'est une dimension essentielle de sa jouissance*⁴³ ».

L'angoisse

Entre désir et jouissance

Freud repère l'angoisse au cœur de la sexualité. Il va jusqu'à comparer, dans la crise d'angoisse, les accélérations respiratoires et les palpitations cardiaques avec celles qui accompagnent l'acte sexuel. Il ajoute que « *la transformation de la libido insatisfaite en angoisse appartient aux phénomènes les plus connus et les plus fréquemment observés*⁴⁴ ».

Lacan vient préciser la nature de cette insatisfaction, non pas contingente, mais bien structurelle. **Il est de la nature même de la jouissance d'être insatisfaite.** Entre le désir de jouissance et la jouissance en acte demeure l'écart constitutif de « *l'insatiabilité du désir*⁴⁵ » lui-même.

L'hystérique, en tant qu'elle soutient le paradoxe entre le désir et la jouissance, révèle le paradoxe-même de l'angoisse. Car « *la béance du désir à la jouissance. C'est là que se situe l'angoisse*⁴⁶ » La jouissance, c'est le désir impossible interposé par le trou de l'angoisse. C'est le mouvement paradoxal du plus haut plaisir qui redescend toujours déjà. Parce que le sujet manquant, de toutes parts troué, est incapable de le retenir. Et de le faire coïncider avec son désir de plénitude.

Lacan va plus loin. Au lieu d'opposer, comme Freud, la jouissance à la libido, tel le vinaigre au vin⁴⁷, il opère le tour de force de les identifier. L'angoisse n'est pas seulement le lieu vide qui sépare le désir de la jouissance. Elle est cette jouissance elle-même. « *L'orgasme est en lui-même angoisse, pour autant qu'à jamais par une faille centrale le désir est séparé de la jouissance*⁴⁸ ». Si l'angoisse se tient entre le désir et la jouissance, elle tient aussi un peu des deux. Ainsi, « *L'orgasme, de toutes les angoisses, est la seule qui s'achève réellement*⁴⁹ ». L'angoisse est alors à la fois la jouissance phallique imparfaite et l'autre jouissance réussie.

La jouissance sado-masochiste

Au plus proche de cette jouissance réelle indicible gravitent les sujets sadique et masochiste. « *Le sadisme n'est pas l'envers du masochisme. Ce n'est pas un couple de réversibilité⁵⁰* ».

Chacun y joue à confondre savamment la jouissance avec l'angoisse. Car tandis que le sadique se défend de l'angoisse en la provoquant chez l'Autre, le masochiste cherche toute autant cette angoisse de l'Autre en s'affairant, pour sa part, à sa plus grande chosification. « *On dit – le masochiste vise la jouissance de l'Autre. Je vous ai montré que ce qui est caché par cette idée, c'est que, au dernier terme, il vise en fait l'angoisse de l'Autre. (...). Du côté du sadisme, remarque analogue. Ce qui est patent, c'est que le sadique recherche l'angoisse de l'Autre. Ce qui est masqué par là, c'est la jouissance de l'Autre⁵¹* ».

Consacrant de la sorte l'impossible de la jouissance, la relation sado-masochiste se présente comme le paradigme de toute relation humaine : « *C'est à savoir, si l'angoisse n'est pas, entre le sujet et l'Autre, un mode de communication si absolu qu'on peut se demander si elle ne leur est pas, à proprement parler, commune aux deux⁵²* ».

LA SUBLIMATION



Nous retrouvons les deux formes de jouissance dans la définition freudienne de la sublimation comme l'aptitude de la pulsion sexuelle à remplacer un objet sexuel par un objet non sexuel. D'un côté, il y a le champ limité de la jouissance phallique, de l'autre, la jouissance illimitée que l'insatisfaction structurelle de la première permet de développer.

Avec Freud, c'est donc une fois admis que la jouissance phallique a été définitivement perdue dès l'origine que la sublimation s'inscrit dans un procès de récupération de la jouissance. Lacan nuance cette position. La pulsion n'est pas instinctive. Elle s'insère dans les registres imaginaire et symbolique. La sublimation reste marquée d'imperfection et, telle la perversion, atteint « *la jouissance de la transgression⁵³* » au-delà du principe de plaisir.

L'amour

Condescendre au désir

L'amour réussit ce que l'angoisse dévoile. « *L'amour, c'est donner ce qu'on n'a pas* », répète souvent Lacan. Et ce qu'on n'a pas, c'est le phallus, ce signifiant du désir de l'Autre. Mais ce n'est pas parce qu'on n'a pas ou parce qu'on n'est pas ce manque dans l'Autre qu'on ne peut pas essayer de l'avoir ou de l'être quand même. Bien au contraire. Vouloir le donner et jouer à l'être, tels sont précisément les semblants qui fondent le jeu amoureux.

Ainsi, « *l'amour-sublimation permet a la jouissance de condescendre au désir*⁵⁴ ». Il y aurait à nouveau beaucoup à dire sur cette sorte de haïku lacanien. Mais on devine déjà que le terme de condescendre, en insistant sur la réciprocité du mouvement de la jouissance vers le désir, concilie l'opposition de leurs lois. Comme s'il n'y avait plus désormais à choisir entre aimer jouir et jouir d'aimer.

Parler d'amour

L'amour fait entrer la jouissance dans la dialectique du désir. L'amour est discours, le discours impossible sur le rapport sexuel qu'il n'y a pas. « *Cette jouissance de l'Autre, para-sexuée, n'existe pas, ne pourrait, ne saurait même exister que par l'intermédiaire de la parole, parole d'amour notamment*⁵⁵ ».

Aimer, c'est toujours parler d'amour. Même et surtout si on est bien incapable d'en dire quoi que ce soit. L'amour est une demande dont on ne sait rien, la demande du parlêtre au désir barré. L'amour est une demande sans objet, la demande d'un objet toujours autre qui dépasse la demande elle-même. Pourvu seulement qu'on en parle puisque « *parler d'amour est en soi une jouissance*⁵⁶ ».

La jouissance spirituelle

La jouissance mystique

« [quand on est mâle] *On peut aussi se mettre du côté du pas-tout. Il y a des hommes qui sont aussi bien que les femmes. Ça arrive. (...) C'est ça ce qu'on appelle des mystiques*⁵⁷ ». Et du mystique au mutique, il n'y a qu'un pas, un pas-dit, un savoir indicible, un pur ressenti. Lacan en vient ainsi à utiliser le même vocabulaire pour désigner la jouissance féminine et la jouissance mystique. « *Il y a une jouissance à elle, à cette elle qui n'existe pas (...) dont peut-être elle-même ne sait rien, sinon qu'elle l'éprouve – ça, elle le sait*⁵⁸ ». Et de la même façon : « *Le témoignage essentiel des mystiques, c'est justement de dire qu'ils l'éprouvent, mais qu'ils n'en savent rien*⁵⁹ ».

Au paroxysme du féminin, **le mystique traverse l'au-delà du plaisir, entremêlant indistinctement pulsions de vie et pulsions de mort** : « *Lisez ce que dit Freud de la résistance de la vie à la pente vers le Nirvâna (...) si nous n'oublions pas que Freud introduit ce qu'il appelle lui-même l'au-delà du principe du plaisir (...) le chemin vers la mort n'est rien d'autre que ce qui s'appelle la jouissance. (...) C'est au joint d'une jouissance — et non pas de n'importe laquelle, sans doute doit-elle rester opaque, c'est au joint d'une*

jouissance privilégiée entre toutes - non pas d'être la jouissance sexuelle, puisque ce que cette jouissance désigne d'être au joint, c'est la perte de la jouissance sexuelle, c'est la castration⁶⁰».

La jouissance divine

Féminine, mystique, divine, l'autre jouissance revêt un nom toujours autre. Le nom impossible du manque. Le signifiant pur de l'être-ange qui baigne en pleine béatitude : « *si l'ange a un sourire si bête, c'est parce qu'il nage dans le signifiant suprême⁶¹* ». L'autre jouissance, c'est le divin cynisme athée, l'humour digne du trait d'esprit : « *je ne crois pas qu'ils [les anges] apportent le moindre message, et c'est en quoi ils sont vraiment signifiants⁶²* ».

Dieu ou ses messagers sont le nom d'emprunt de l'absence du Nom suprême, Le nom qui recouvre le trou de l'inexistence du rapport sexuel. « *Que je mette, pourquoi pas, Dieu en tiers dans l'affaire de l'amour humain ?⁶³* »

Parlêtres toujours manquants, nous sommes parlés bien plus que nous parlons. Et Dieu nous jouit bien plus que nous n'en jouissons : « *Quand je dis l'emploi du langage, je ne veux pas dire que nous l'employons. C'est nous qui sommes ses employés. Le langage nous emploie, et c'est par là que cela jouit. C'est pour cela que la seule chance de l'existence de Dieu, c'est qu'Il — avec un grand I — jouisse, c'est qu'Il soit la jouissance⁶⁴* ».

La jouissance poétique

Une façon d'habiter le langage

La poésie ne se réduit pas à son œuvre esthétique. Il existe un acte poétique qui restitue à la poésie son sens étymologique : ποιησις, du grec ancien, action de faire. « *Faire l'amour, comme le nom l'indique, c'est de la poésie⁶⁵* ». Entrer en poésie, c'est adopter une certaine façon de faire avec le langage.

Le langage nous précède toujours déjà. Nous sommes parlés chronologiquement et structurellement. Nous parlons autant que ça parle de nous et en nous. Le langage nous habite autant que nous l'habitons. En ce sens, la poésie est la façon dont nous cohabitons avec le langage. La façon d'en faire le lieu qui nous y contient ; d'accepter d'en être non pas, tel le névrosé, le propriétaire, mais le locataire, susceptible à tout instant d'y être délogé.

« *Le moi n'est pas maître dans sa propre maison⁶⁶* ». La poésie est un mode d'être au monde opposé à la science. Elle en consacre, par la découverte de l'inconscient, sa troisième blessure. « *Nous enseignons que l'inconscient, c'est que l'homme soit habité par le signifiant⁶⁷* ». En poésie, la part donnée aux signifiants est prévalente. « *Qu'est-ce qui se passe dans Joyce ? Le signifiant vient truffer le signifié⁶⁸* ». La poésie est une façon de se comporter avec les signifiants, de se laisser prendre par leur effet : « *la jouissance (...) est elle-même non seulement fait, mais effet de discours⁶⁹* ».

Se laisser habiter par les signifiants, sans pour autant, comme le psychotique, être envahi par eux. Les agir plutôt que les subir. Jouer avec eux. Leur faire dire toujours autre chose que ce qu'ils prétendent désigner. Faire jouer la multiplicité de leur sens. Laisser surgir l'image. De métaphore en métonymie, condenser et faire glisser les signifiants de l'un à l'autre dans la chaîne signifiante, comme glisse le désir lui-même. S'approcher, par le jeu des mots, les traits d'esprit, au plus près du réel indicible. Tenter de faire chanter ensemble le sens et le son. Telle est l'attitude poétique.

La jouissance analytique

Quelle autre *Invitation au voyage* la psychanalyse propose-t-elle ? Quand du jouer au jouir, à la lettre près du glissement du signifiant, elle mi-dit la vérité ? Ce « *Allez-y, dites n'importe quoi, ce sera merveilleux.*⁷⁰ » n'est-il pas injonction à jouir, de cette jouissance qui n'en finit pas de se rater pour se recommencer *Encore* ? Ne s'agit-il pas, au lieu de subir les paroles de l'Autre, de tenter d'abord d'agir la sienne, puis de rencontrer le manque et de finir par en rire ?

Le discours analytique, « *c'est du défaut dans l'univers qu'il procède*⁷¹ ». La psychanalyse est le discours qui prend acte du manque, et du désir comme manque. Dans la cure, l'analyste occupe cette place du manque, la place de la jouissance en tant qu'insatisfaite, la place du mort, qui ouvre l'analysant à ce désir au-delà du principe de plaisir. Et de façon générale, jouir de la psychanalyse, c'est renoncer à sa suffisance.

Un peu comme la jouissance hystérique, la psychanalyse est davantage du côté du désir que de la jouissance. La jouissance n'y est pas interdite mais impossible. Il importe d'y faire advenir un sujet désirant, sans pour autant préciser désirant de quoi. Puisqu'il n'est pas possible de le savoir.

« *Là où ça parle, ça jouit*⁷² ». La sublimation analytique, c'est peut-être celle d'arracher, à l'absurdité de l'existence, un semblant de sens, un « *jouis-sens*⁷³ », la jouissance d'un déchiffrement, d'une interprétation. Peu importe qu'elle soit vraie ou pas, du moment qu'on en jouisse, c'est-à-dire qu'on en parle. « *Pour l'instant, je ne baise pas, je vous parle, eh bien ! je peux avoir exactement la même satisfaction que si je baisais.*⁷⁴ »

Conclusion

Bien loin de se limiter à « celle qui se fait du coït⁷⁵ », la jouissance humaine échappe à toute définition qui voudrait la dire toute. Partout et nulle part, en deçà et au-delà du principe de plaisir, elle circule dans le langage, n'y laissant que des traces de son passage. Toujours autre, elle est aussi toujours celle de l'Autre, imprévisible et insaisissable.

Par-delà la question de la sexualité, cette jouissance, non-phallique, remet radicalement en cause la totalisation. L'enjeu de vérité se redouble d'un enjeu de société. Face à un monde ordonné, capitalisé, autour de l'Un phallique, cette jouissance ouvre à la singularité de l'Autre comme Autre. À un discours universel

dominant, tout être parlant peut opposer sa particularité. Sa seule façon d'exister en atteste et relance, inlassablement, le débat.

- ¹ J. LACAN, *Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine*, 1958 - *Ecrits II* – Points Essais - p. 205
- ² J. LACAN, Le séminaire livre X, *L'angoisse*, 1962-1963 – Seuil – p. 87
- ³ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 307
- ⁴ J. LACAN, Le séminaire livre XX, *Encore*, 1972-1973 – Points Essais – p. 97
- ⁵ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 272
- ⁶ J. LACAN, S20, *Encore* – p. 93
- ⁷ S. FREUD, *L'organisation génitale infantile*, 1923 - *La Vie sexuelle*, Paris, PUF - p. 114
- ⁸ titre du film de L. BUNUEL, 1977
- ⁹ J. LACAN, S20, *Encore* – p. 17
- ¹⁰ J. LACAN, S20, *Encore* – p. 94
- ¹¹ J. LACAN, S20, *Encore* – p. 45
- ¹² J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 231
- ¹³ S. FREUD, *Totem et Tabou*, 1913
- ¹⁴ J. LACAN, *Entretien à la télévision belge*, 1972
- ¹⁵ J. LACAN, S20, *Encore* – p. 151
- ¹⁶ J. LACAN, Le séminaire livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, 1969-1970 – Seuil – p. 134
- ¹⁷ J. LACAN, Le séminaire livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, 1970-1971 – Seuil - p. 151
- ¹⁸ J. LACAN, S20, *Encore* – p. 132
- ¹⁹ J. LACAN, S20, *Encore* – p. 96
- ²⁰ J. LACAN, S20, *Encore* – p. 99
- ²¹ J. LACAN, S20, *Encore* – p. 94
- ²² J. LACAN, S20, *Encore* – p. 162
- ²³ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 203
- ²⁴ J. LACAN, S20, *Encore* – p. 47
- ²⁵ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 383
- ²⁶ J. LACAN, S20, *Encore* – p. 47
- ²⁷ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 352
- ²⁸ J. LACAN, *L'Etourdit*, 1972 – in *Autres Ecrits* – Seuils – p. 466
- ²⁹ S. FREUD, Au-delà du principe de plaisir, 1920- in *Essais de psychanalyse*- Petite Bibliothèque Payot- p. 93
- ³⁰ J. LACAN, Le séminaire livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 1963-1964 – Points Essais – p.206
- ³¹ J. LACAN, S18, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* - p. 108
- ³² J. LACAN, *Présentation des Mémoires d'un névropathe*, 1966 – in *Autres Ecrits* – Seuils – p. 215
- ³³ S. FREUD, *Le Président Schreber* [citant celui-ci], 1911 - in *Cinq psychanalyses* – PUF – p. 266
- ³⁴ J. LACAN, *Du traitement possible de la psychose*, 1958 - *Ecrits II* – Points Essais – p. 44
- ³⁵ S. FREUD, *Le Président Schreber*, 1911 - in *Cinq psychanalyses* – PUF – p. 315
- ³⁶ J. LACAN, *La psychanalyse et son enseignement*, – in *Ecrits I* – Points Essais – p.449-450
- ³⁷ J. LACAN, *L'Etourdit*, 1972 – in *Autres Ecrits* – Seuils – p. 479
- ³⁸ J. LACAN, S18, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* – p. 175
- ³⁹ J. LACAN, Le séminaire livre XXII, *R.S.I.*, 1974-1975 – 10 décembre 1974 – non paru
- ⁴⁰ J. LACAN, *Subversion du sujet et dialectique du désir*, 1960 - *Ecrits II* – Points Essais – p. 304-305
- ⁴¹ J. LACAN, S20, *Encore* – p. 142
- ⁴² J. LACAN, *Subversion du sujet et dialectique du désir*, 1960 - *Ecrits II* – Points Essais – p. 307
- ⁴³ J. LACAN, Le séminaire livre V, *Les formations de l'inconscient*, 1956-1957 – Seuil – p. 313
- ⁴⁴ S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, 1917 - Payot – XXVI, p. 389
- ⁴⁵ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 352
- ⁴⁶ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 204
- ⁴⁷ S. FREUD, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, 1905 - Gallimard - p. 168, n.1
- ⁴⁸ J. LACAN, *Les noms du père*, 1963 – Seuil – p. 80
- ⁴⁹ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 275
- ⁵⁰ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 207
- ⁵¹ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 207
- ⁵² J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 137
- ⁵³ J. LACAN, Le séminaire livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, 1959-1960 – Seuil – p. 25
- ⁵⁴ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 210
- ⁵⁵ J. LACAN, *La troisième, intervention au Congrès de Rome*, 1974 - *Lettres de l'Ecole freudienne*, n°16, 1975
- ⁵⁶ J. LACAN, S20, *Encore* – p. 106
- ⁵⁷ J. LACAN, S20, *Encore* – p. 97
- ⁵⁸ J. LACAN, S20, *Encore* – p. 95
- ⁵⁹ J. LACAN, S20, *Encore* – p. 97
- ⁶⁰ J. LACAN, S17, *L'envers de la psychanalyse* – p. 17-18
- ⁶¹ J. LACAN, S20, *Encore* – p. 30
- ⁶² J. LACAN, S20, *Encore* – p. 30
- ⁶³ J. LACAN, S20, *Encore* – p. 90
- ⁶⁴ J. LACAN, S17, *L'envers de la psychanalyse* – p. 74-75
- ⁶⁵ J. LACAN, S20, *Encore* – p. 93
- ⁶⁶ S. FREUD, *Une difficulté de la psychanalyse*, 1917 - in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*- Folio - p.186
- ⁶⁷ J. LACAN, *Le séminaire sur « La lettre volée »*, 1955 – in *Ecrits I* – Points Essais – p. 35
- ⁶⁸ J. LACAN, S20, *Encore* – p. 49
- ⁶⁹ J. LACAN, S18, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* – p. 21
- ⁷⁰ J. LACAN, S17, *L'envers de la psychanalyse* – p. 59
- ⁷¹ J. LACAN, *L'Etourdit*, 1972 – in *Autres Ecrits* – Seuils – p. 477
- ⁷² J. LACAN, S20, *Encore* – p. 133

⁷³ J. LACAN, *Télévision*, 1974 – Seuil – p. 22

⁷⁴ J. LACAN, Le séminaire livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 1963-1964 – Points Essais - p. 186

⁷⁵ J. LACAN, *L'Étourdit*, 1972 – in *Autres Écrits* – Seuil – p. 466